

À propos de l'Erika, la colère d'un scientifique

Lorsque quelques chalutiers espagnols, croisant dans le golfe de Gascogne, ramassent, indûment il est vrai, quelques kilos de poissons dans des eaux qui ne sont pas les leurs, on envoie la Marine nationale, on menace d'arraisonner, si ce n'est de lâcher quelques bordées, avec l'espoir de toucher quelques-uns de ces bateaux, « pour leur apprendre », là où probablement des négociations raisonnables auraient eu raison d'une situation difficile, mais sans enjeu planétaire.

Lorsqu'un gros pétrolier pourri, à la coque déchirée, ne présente aucune des prestations jugées nécessaires à une navigation normale, la Marine nationale tourne courageusement la tête du mauvais côté et refuse de voir ce qui va nous coûter très cher. Et ce n'est pas le petit milliard d'indemnités promis par la compagnie pétrolière responsable (et distribué après chantage) qui va compenser les dégâts ; il servira seulement à désamorcer la protestation populaire. Car les dégâts ne sont pas seulement ceux de l'immédiat, ce qui ne serait déjà pas rien. Ce sont, à brève échéance, tous les effets sur la faune et la flore côtières, indices d'une situation anormale pour l'environnement maritime et donc pour l'homme. Car, à échéance un peu plus lointaine, c'est finalement la santé de celui-ci qui est en cause. Ces milliers de tonnes de produits hautement toxiques, si ce n'est cancérigènes, ne vont pas s'évaporer sans laisser de traces, contrairement à quelques promesses douteuses, qui relèvent toujours du même mécanisme honteux : faisons n'importe quoi aujourd'hui (pourvu que ça rapporte), on corrigera après ! Rien ne pourra corriger les drames actuels, ni les souffrances de ceux qui dans dix ans auront des cancers de la peau, du tube digestif ou des voies respiratoires. On continuera à s'étonner naïvement et malhonnêtement, de l'augmentation des taux de diverses maladies métaboliques et des cancers, alors qu'on fait maintenant tout ce qu'il faut pour en arriver là. Qui

parmi les responsables politiques et militaires d'aujourd'hui seront encore au pouvoir dans dix ans ? Ce qui se passe à l'instant a donc bien peu d'importance, et l'on continuera à parler hypocritement de fatalité comme au Moyen Âge, on invoquera des concours de circonstances réputées imprévisibles.

Qui a autorisé le pétrolier Erika, dans l'état où il était, à quitter les eaux de la Manche (sans être arraisonné !) et à s'aventurer dans la tempête de l'Atlantique (pour y couler sans coup férir !) ? Autrement dit, qui s'est inquiété du parcours de ce navire et de la manière dont il pourrait y résister ?

Le pire, et c'est peut-être ce qui tranquillise les hommes politiques, c'est qu'au même moment des accidents analogues se déroulaient dans d'autres régions du monde et que l'empoisonnement systématique des océans allait bon train.

Eh bien non ! la bataille contre la nicotine et les cigarettes dopées (ce qui amplifie et transfère le problème), celle contre les déchets radioactifs (dont la transformation en produits inoffensifs n'est toujours pas résolue), celle contre les résidus pétroliers (dont les débordements commencent à toucher le grand public) sont toutes de même nature : nous n'avons qu'une Terre, qu'une source d'eau potable, qu'une atmosphère à respirer ; tout cela est très petit, très limité, eu égard à nos six milliards d'hommes.

À quoi servirait d'avoir tant travaillé pour accumuler de solides systèmes de connaissances, si l'on devait les utiliser contre l'homme et non pour l'homme ? La question de ce choix n'est pas récente, mais aujourd'hui elle est devenue essentielle.

À quoi servirait d'avoir tant travaillé pour comprendre le fonctionnement des milieux qui nous entourent, si nous devons en quelques décennies et en toute connaissance de causes, rendre sale ce qui était propre, rendre obscur ce qui était clair, rendre odieux ce qui était agréable ?

Jean-Marie Legay